



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de MAIGRON (Louis), « Préface », *Histoire des oracles*, FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), p. I-X

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10853-5.p.0019](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10853-5.p.0019)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1971. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PREFACE

Il y a quelque temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Mr. Van-Dale, Docteur en Medecine, et imprimé en Hollande. Je trouvoy que cet Auteur détruisoit avec assez de
5 force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Demons, et de leur cessation entiere à la venuë de Iesus-Christ; et tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande con-
noissance de l'Antiquité, et d'une érudition tres-étenduë¹. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, et ceux
10 mesme d'entre les Hommes qui ne lisent pas si volontiers du Latin, ne fussent point privés d'une lecture si agreable et si utile. Mais je fis reflexion que la traduction de ce Livre ne seroit pas bonne en son espece, quoy que le Livre soit fort bon dans la sienne. M. Van Dale n'a écrit que pour les Sçavans,
15 et il a eu raison de negliger des agrémens dont ils ne feroient

10 pas volontiers 1698 — 12-14 une traduction ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois 1698.

1. Le P. Baltus est moins élogieux. Il reconnaît à Van Dale « beaucoup de lecture à la vérité et d'érudition », mais « fort confuse et fort mal digérée »; *Réponse, Préface*, 13; et il juge (*Ibid.*, 14) « entassez confusément les uns sur les autres » les passages grecs et latins cités par le savant hollandais. On ne peut pas dire que le P. jésuite ait tout à fait tort.

aucun cas ¹. Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il cite tres-fidèlement, et dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse ² lors qu'il les prend du Grec; il entre dans la discussion de beaucoup de points de critique, quelquefois peu nécessaires, mais toujours curieux ³. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui leur égayeroit tout cela par des reflexions, par des traits ou de Morale, ou mesme de Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnaissance. De plus, M.

1. Cette question des « agréments » ou des « ornements » est une de celles qui ont alors le plus vivement préoccupé écrivains et critiques. En voici une preuve, empruntée aux *Nouvelles de la République des Lettres* (fév. 1687). « Voit-on des Livres remplis de science, mais destituez d'agrémens, tout aussi-tôt on blâme l'Auteur. En voit-on d'autres où la délicatesse ne soit point mêlée d'une érudition profonde, on se jette encore sur la médisance : on veut que l'Auteur ne sache rien, et que l'autre ne sache pas vivre. C'est précipiter son jugement, c'est pure témérité. Il falloit considerer avant toutes choses le but de l'Auteur; car s'il n'a écrit que pour ces têtes scientifiques qui ne sentent rien, lorsqu'une littérature touffuë et pesamment armée ne les frappe pas, il est fort louable de s'être épargné la peine de polir son Livre. S'il n'a écrit que pour les personnes de bon goût, et pour divertir utilement ceux qui ne se font pas un métier de la profession des Lettres, il est fort louable d'avoir écarté de son chemin une partie de l'érudition qui s'offroit à lui, et d'avoir ménagé plus de place aux choses susceptibles des agrémens bien tournez. Les fins connoisseurs ne se laissent pas duper sur ces différentes manieres, mais les autres plus nombreux, sans comparaison, prennent aisément le change. »

2. Ce n'était pas l'opinion du P. Baltus, qui rapporte (*Réponse*, 148) les mots de Fontenelle, et ajoute : « quoy qu'il soit évident qu'il [Van Dale] n'a fait que les copier pour la plus-part, tels qu'il les a trouvez dans les anciens Traducteurs ». — Le reproche n'est pas seulement sévère, il est inexact. Quand il emprunte une traduction, Van Dale en cite toujours l'auteur; il la revoit avec soin, parce que l'expérience lui a appris quels inconvénients il y avait à ne pas vérifier toujours par soi-même; mais, « la plus part » du temps, c'est sa propre traduction qu'il donne. « Coactus fui quoque non semel corrigere Versiones me longè in Graeca lingua versatorum : quod tamen non eo animo à me factum fuit, ut ipsorum auctoritati aut famae minimum quid detraherem; Sed r. ut materiae mihi propositae inde major lux accederet, si quandoque tales viri peccassent ablepsia in iis quae à nobis citanda essent; eorumque auctoritas veritati apud imperitiores ne obesset. 2. Ut illi quibus non nimis magna istius linguae peritia, eò magis cautè versarent circa versiones aliorum... » Ce sont de fort louables scrupules. — On peut voir (235) que Van Dale souligne volontiers les erreurs de traduction des autres.

3. On en trouvera des exemples dans Van Dale, 37, 42, 45-53, 135.

*Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre tres-souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelque autre chose qui se presente, et dans cette parenthese-là il y enchasse une autre parenthese, qui mesme n'est peut-estre pas la dernière*¹; il a
 5 encore raison, car ceux pour qui il a pretendu écrire, sont faits à la fatigue en matiere de lecture, et ce desordre sçavant ne les embarasse pas². Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fussent guere accommoder si elle eust esté en cet estat; les Dames, et pour ne rien dissimuler, la
 10 pluspart des Hommes de ce Païs-cy, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Sur tout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour estre
 15 d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ay donc plus songé à traduire, et j'ay cru qu'il valoit mieux en conservant le fond et la matiere principale de l'Ouvrage, luy donner toute une autre forme. L'avoüe qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que j'ay fait; j'ay changé toute la disposition du Livre, j'ay retranché tout ce qui m'a

1. Cf. entre autres passages, Van Dale, *Dissertatio prima*, 20-21, 121-129 et 222-233.

2. « J'approuve la liberté qu'il [Fontenelle] s'est donnée, de tourner ce que j'avois avancé dans mes deux dissertations... au genie de sa Nation. — Celui de nos peuples est un peu different: Ils se défont furieusement du tour de l'esprit et des graces du langage, et ne se fatiguent point en matiere de faits contestez du nombre des preuves, pourvû qu'elles soient solides et sinceres. » *Lettre de Monsieur Van Dale à un de ses amis...* (*Nouv. de la Rép. des Lettres*, mai 1687). — Van Dale a bien senti lui-même le défaut de son œuvre, et il s'excuse souvent de ses digressions: « Verum redeamus in viam nobis propositam... Nos hanc rem non agimus. Quare reflectam me in viam unde divertii... » etc., etc. — Quant aux « agréments » du langage, il s'en est fort peu soucié. « Porro si cui minus Latinè subinde locutus videar (quod vereor ne nimis saepe mihi, si non pene perpetuo, accidat) cogitet me non ob verba, sed ob res scripsisse... Quam ob rem confido stilum meum, à Cordationibus, modo rationes et exempla quæ adduco suffecerint, facile veniam impetraturum. » *Préface*, 20. — Sur l'impossibilité pour Van Dale de suivre un plan, cf. plus bas, chap. XII.

paru avoir ou peu d'utilité en soy ou trop peu d'agrément
 pour recompenser le peu d'utilité ; j'ay ajoûté non seulement
 tous les ornemens dont j'ai pû m'aviser, mais encore assez
 de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en ques-
 5 tion ¹ sur les mesmes faits et sur les mesmes Passages que me
 fournissoit M. Van-Dale j'ay quelquefois raisonné autrement
 que luy, je ne me suis point fait un scrupule d'insérer beaucoup
 de raisonnemens qui ne sont que de moy ² ; enfin j'ay refondu
 tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le mesme estat où je
 10 l'eusse mis d'abord selon mes veuës particulieres, si j'avois

¹ avoir peu d'utilité 1728 — 5 en question ; sur les mesmes faits, 1698, 1707, 1713, 1742. — enquestion. Sur les mesmes faits, 1728. — C'est évidemment la ponctuation qui s'impose ; et il est surprenant que Fontenelle ait laissé l'erreur si longtemps. On remarquera que l'édition de 1707 et celle de 1713 ont une ponctuation moins forte, et que l'édition de 1742 la reproduit.

1. « Il est vray qu'il change et renverse terriblement toute l'Oeconomie de mon ouvrage...

Destruit, aedificat, mutat quadrata rotundis ».

Van Dale, *Lettre à un de ses amis*.

Le principal « changement », c'est que l'ordre des deux *Dissertations* latines a été interverti, et que Fontenelle, très logiquement, a examiné d'abord quels étaient les auteurs probables des oracles, avant de se demander si les oracles avaient été réduits au silence « par la venuë de Jesus-Christ ». Si Van Dale ne fut pas complètement satisfait des modifications que lui avait fait subir l'adaptation française, du moins eut-il le bon esprit de reconnaître que la nouvelle « disposition » valait mieux, et il la reproduisit lui-même dans la seconde édition qu'il donna de son ouvrage, en 1700. *Antonii van Dale | Poliatri Harlemensis | de | Oraculis | Veterum Ethnicorum | Dissertationes duae, | quarum nunc prior agit de eorum Origine atque Auctoribus ; | Secunda de ipsorum Duratione et Interitu. | Editio secunda plurimum adaucta...* etc. Dans la 1^{re} édition, la 1^{re} Dissertation va de 1 à 181 ; dans la 2^e édition, de 425 à 578 ; dans l'édition de 1683, la 2^e dissertation s'étend de 182 à 476 ; dans celle de 1700, de 1 à 424. Il est même curieux de noter que Van Dale, à l'imitation de Fontenelle, a divisé sa 1^{re} dissertation en dix-huit chapitres, et sa 2^e en sept ; mais il n'y a aucun rapport, pour le contenu, entre les divisions de l'écrivain français et celles de son imitateur : la ressemblance n'est donc que formelle.

2. On trouvera ces modifications et ces additions dans nos notes, surtout aux chap. IV, V, VI, VII de la *Première Dissertation*, et au chap. V de la *Seconde*.

- eu autant de sçavoir que M. Van-Dale. Comme j'en suis extrêmement éloigné, j'ay pris sa Science, et j'ay hazardé de me servir de mon esprit, tel qu'il est ; je n'eusse pas manqué sans doute de prendre le sien si j'avois eu affaire aux memes
- 5 Gens que luy. Au cas que cecy vienne à sa connoissance, je le supplie de me pardonner la licence dont j'ai usé¹, elle servira à faire voir combien son Livre est excellent, puis qu'assurément ce qui luy appartient icy paroistra encore tout-à-fait beau, quoy qu'il ait passé par mes mains.
- 10 Au reste, j'aprens depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La premiere que j'ay prise dans les Nouvelles de la République des Lettres², est que M. Moebius, Doyen des Professeurs en Theologie à Leipsic, a entrepris de refuter M. Van-Dale. Veritablement il luy passe que les Oracles n'ont
- 15 pas cessé à la venuë de Jesus-Christ, ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la question ; mais il ne luy peut acorder que les Demons n'ayent pas esté les Auteurs des Oracles. C'est déjà faire une brèche tres-considerable au Système ordinaire, que de laisser les Oracles s'étendre au delà
- 20 du temps de la venuë de Jesus-Christ, et c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas esté rendus par des Demons, si le

1. Van Dale ne fut qu'à moitié satisfait de l'adaptation. Cf. sa Lettre à un de ses amis (*Nouvelles de la République des Lettres*, mai 1687). Van Dale avait tort : c'est à Fontenelle seul qu'il doit d'être connu aujourd'hui.

2. Dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (juin 1686), Bayle annonçait ainsi l'ouvrage du « Doyen ». *D. Georgii Mœbii Tractatus Philologico-Theologicus de Oraculorum origine, propagatione et duratione, etc., cum vindiciis adversus D. Anton. Van Dale, nunc ad multorum desiderium, tertia vice editus, etc.* C'est-à-dire, de l'origine, du progrès et de la durée des Oracles du Paganisme. Lipsiæ, sumptibus Justinii Brandi, 1685, in-4. — Il l'analyse rapidement, en montre les lacunes et les faiblesses, et pour donner une idée de l'esprit critique de l'auteur, termine son compte rendu en rappelant que, dans ce même livre, Mœbius examine « si les Apôtres ont fait le voyage de l'Amérique, et il soutient qu'oui », parce qu'« il croit que les Apôtres passerent à pied des Indes en Amérique » ! — Mœbius et le P. Thomassin ont été malmenés aussi par Van Dale (*Lettre à un de ses amis*).

Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses, ce qui détruit l'une, ébranle beaucoup l'autre, ou mesme la ruine entierement ; et peut-estre après la lecture de
 5 *ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette pensée ; mais ce qui est plus remarquable, c'est que par l'Extrait de la République des Lettres il paroist qu'une des plus fortes raisons de*
M. Moebius contre M. Van-Dale, est que Dieu défendit aux
 10 *Israëlites de consulter les Devins et les Esprits de Pithon, d'où l'on conclut que Pithon, c'est à dire les Demons, se mêloient des Oracles, et apparemment l'Histoire de l'aparition de Samuël vient à la suite. M. Van-Dale répondra ce qu'il jugera à propos ; pour moy, je declare que sous le nom d'Oracles je ne pretens point comprendre la Magie, dont il est indubitable*
 15 *que le Demon se mêle¹ ; aussi n'est-elle nullement comprise*

1. C'est le passage qui paraît avoir le plus indisposé Van Dale contre Fontenelle.

« Mais je vous prie, à quoi peut avoir pensé nôtre Auteur de vouloir prouver, que la Magie et particulièrement la Necyomantie s'exerçoient par l'intervention du Diable, par l'Autorité des Poètes, surtout de Lucain ? Depuis quand les plus hardies fictions de ces gens-là, à qui tout est permis aussi bien qu'aux Peintres, ont-elles acquis le droit d'entrer en preuve des veritez contestées ? Nôtre Auteur ayant humilié si agreablement et si justement le grave et sage Plutarque, à cause des historiettes fabuleuses dont il a farci ses écrits, peut-il serieusement canonizer l'Ericto de Lucain, comme une Histoire veritable ? Je dis canonizer, car ce n'est pas sans quelque scandale, que je la voi mettre en parallèle de la Prophetesse d'Endor que le Roi Saül consulta. En verité la pieté ne permet aucunement de confondre si legerement une verité, avec l'imagination d'un Poëte, », etc., etc. *Lettre à un de ses amis (Nouvelles de la République des Lettres, mai 1687)*. — Le passage est long, et presque rude à l'égard de ceux qui confondent, avec tant d'imprudente légèreté, la verité et la fiction. Il faut le lire, si l'on veut avoir une idée de la gravité, et de la lourde ironie, de Van Dale, dans la polémique.

Le P. Baltus proteste naturellement contre l'interprétation de Fontenelle. Il se livre à une longue discussion sur « le mot hébreu qui signifie un Esprit de Python » et conclut (*Réponse*, 95) :

« Ainsi Mr. ce que l'Écriture appelle consulter les Devins et les Pythons, et ce qu'elle deffend et déteste si souvent, comme une abomination execrable, c'estoit entierement, quoy que vous en puissiez dire, ce que les Payens appelloient : aller à l'oracle. Il n'y a de diffé-

dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas mesme, selon le sens des anciens Payens, qui d'un costé regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion, et de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien
 5 que nous. Aller consulter un Necromantien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Ericto de Lucaïn, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle; et s'il faut marquer encore cette distinction même selon l'opinion commune, on
 10 et cependant on ne peut pas pretendre que la Magie ait cessé. Ainsi l'objection de M. Moebius ne fait rien contre moy, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire et naturelle, tant ancienne que moderne ¹.

rence que du nom seul. Or les Pythons qui rendoient des Réponses par le moyen de ceux qui en estoient possédez, estoient des démons, comme l'Ecriture le fait entendre fort clairement : Les Peres de l'Eglise avoient donc grande raison de croire, que les Prêtres et les Prêtresses des idoles, qui rendoient les Oracles des Payens, estoient pareillement possédez par des démons. L'Ecriture ne leur permettoit pas d'en juger autrement. Et certainement tous ceux qui reconnoissent sincerement son autorité, ne peuvent pas estre avec quelque apparence de raison, dans une autre pensée ». D'ailleurs Van Dale lui-même l'a reconnu : son système conduit infailliblement à mépriser Péres et Ecriture, ou du moins les Commentaires des Péres sur l'Ecriture; et « un autre protestant, beaucoup plus habile et de meilleure foy que luy » (J. Vossius), a toujours remarqué « que tous ces gens qui croyent que tout ce que l'on rapporte des Pythonisses et de leurs semblables n'a jamais esté que de l'imposture et de la fourberie toute pure, ont peu de connoissance de l'Ecriture sainte, ou quoyqu'ils dissimulent, qu'ils l'estiment fort peu en effet, et ne se mettent gueres en peine de son autorité ». Ce n'est pas au moins Fontenelle contre qui l'on puisse élever de pareils soupçons. « Pour vous Mr. je suis persuadé que vous estes très-éloigné de tomber dans un pareil égarement, et que comme vous reconnoissez sincerement l'autorité toute divine de l'Ecriture Sainte, vous avouerez avec tous les Peres de l'Eglise, comme à la réserve de quelques incredules, seduits peut-estre par votre livre, on le croit encore aujourd'huy, que les Oracles des Gentils estoient rendus en effet par les démons, ainsi que la même Ecriture sainte nous l'apprend assez clairement pour en estre convaincus. » Réponse, 97. — Il semble difficile de pousser la naïveté plus loin.

1. « Les Oracles estoient toujours accompagnez de magie », déclare le P. Baltus, après avoir rapporté le sentiment d'Eusèbe, d'Origène, de

La seconde chose que j'ay à dire, c'est que l'on m'a averty que le R. Pere Thomassin, Prestre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une pieté solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-cy l'honneur de la
 5 *nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Methode d'étudier et d'enseigner chrestien-*
nement les Poëtes ¹. J'avoüe que j'en ay esté un peu fâché; cependant je me suis consolé parla lecture du Chap. XXI. du Liv.
II. de cette Methode, où je n'ay trouvé que dans l'Article XIX.
 10 *en assez peu de paroles, ce qui me pouvoit estre commun avec*
luy. Voicy comme il parle. La veritable raison du silence
imposé aux Oracles, estoit que par l'invocation du
Verbe Divin la Verité éclairoit le monde, et y répandoit
une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant.
 15 *Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures, des*
Astrologues, des observations des entrailles des Bestes,
et de la pluspart des Oracles, qui n'estoient effectivement

12 l'Incarnation 1687.

Porphyre, de Jamblique et d'Eunapius. « Puis donc que vous avoüez que les démons sont les auteurs de la magie, vous devez par consequent avoüer aussi, qu'ils estoient les veritables auteurs des Oracles. » En effet, « qu'estoit-ce autre chose par exemple, que l'Oracle de Delphes, qu'une fille ou une femme appellée Pythie, que l'on alloit consulter de toute part, pour apprendre d'elle l'avenir, et que l'on croyoit possédée et inspirée par Apollon, lors qu'elle estoit assise sur le Trépié? Elle l'estoit en effet, mais cet Apollon n'estoit qu'un démon qui avoit emprunté le nom de ce faux Dieu, ainsi que les Peres de l'Eglise l'ont toujours crû ». Le même raisonnement vaudra pour les Oracles de Dodone, de Claros, etc. *Réponse*, 92-95.

1. « *La Methode d'étudier et d'enseigner chrestienement et solidement les Lettres humaines par rapport aux Lettres divines et aux Ecritures. Divisée en six Parties. Dont les trois premieres regardent l'étude des poëtes : et les trois suivantes celle des Historiens, des philosophes et des grammairiens.* Par le P. L. Thomassin, Prestre de l'Oratoire. — A Paris, chez François Muguet, Imprimeur du Roy et de Monseig. l'Archevesque, ruë de la Harpe, aux trois Roys. MDCLXXXI. Avec approbation et Privilege. »

que des impostures, où les hommes se trompoient les uns les autres par des paroles obscures, et à double sens. Enfin s'il y avoit des Oracles où les Démons donnoient des réponses, l'avenement de la Verité incarnée avoit
 5 condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Demons lors qu'on avoit recours aux Enchantemens et à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, et comme l'Écriture l'assure de Saül ¹. *Je conviens que*
 10 *dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion, tres-brièvement, et sans aucun dessein d'aprofondir la matiere, c'est bien en dire assez que d'attribuer la plupart des Oracles à l'imposture des hommes, de révoquer en doute s'il y en a eu où les Demons ayent eu part, de ne donner une*
 15 *fonction certaine aux Demons que dans les Enchantemens et dans la Magie, et enfin de faire cesser les Oracles, non pas précisément parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup, mais parce que les Esprits plus éclaircz par la publication de l'Évangile, se desabuserent, ce qui suppose*

1. Sur toutes ces questions, le P. Thomassin est beaucoup plus explicite qu'il plait à Fontenelle de le dire. Le chapitre XXI du livre second de sa *Methode* a pour titre : « *Des Oracles. Des Devins. Des Prophetes. Convenances des Poëtes avec les Écritures sur ce sujet* » ; le chapitre est divisé en trente-et-un paragraphes, et voici le contenu de quelques-uns, d'après le P. Thomassin lui-même :

III. *De la maniere de prophetiser avec une espee de fureur, selon les Écritures.*

IV. *Et selon les Poëtes aussi.*

V. VI. *Les raisons que Lucain en rend.*

VII. *Sentimens de Ciceron sur ces fureurs prophetiques.*

VIII. IX. *Suite des sentimens de Ciceron.*

X. *Sentimens de Plutarque sur les vers des Devins et des Prophetes et sur les fautes qu'ils y faisoient.*

XI. *Pourquoi les Oracles se rendoient autrefois en vers.*

XIX. *Raison du silence des Oracles.* (C'est le paragraphe que cite Fontenelle, avec les premières lignes du § xx.)

XXXI. *De la cessation des Oracles, sentimens de Plutarque*, etc.

Évidemment l'auteur de la *Methode* ne parle pas des Oracles « par occasion » et « tres brièvement ».

encore des fourberies humaines, et ne s'est pû faire si promptement. Cependant il me paroist qu'une question décidée en si peu de paroles, peut estre traitée de nouveau dans toute son étenduë naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de
 5 *la repetition ; c'est luy remettre en grand ce qu'il n'a encore veu qu'en petit, et tellement en petit, que les objets en estoient quasi imperceptibles.*

- Le ne sçay s'il m'est permis d'allonger encore ma Préface par une petite observation sur le stile dont je me suis servy.*
 10 *Il n'est que de conversation ; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur d'autant plus aisement, qu'il falloît en quelque sorte disputer contre luy, et les matieres que j'avois en main estant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à une maniere d'écrire fort éloignée du sublime.*
 15 *Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel ! L'avoüe que le stile bas est encore quelque chose de pis ; mais il y a un milieu, et mesme plusieurs. C'est ce qui fait l'embaras ; on a bien de la peine à prendre juste le ton qu'il faut, et à n'en point*
 20 *sortir.*

11 j'ay pris cette idée, d'autant plus aisément 1687 — 19 que l'on veut 1687.